

THIERRY RABOUD

Malgré cette pluie sur nos banquises

MORFONDUS

À l'anthropocène, les ours polaires sont parmi nous, puisque nous sommes la cause du réchauffement qui amoindrit leurs habitats lointains.

Baptiste Morizot

L'Arctique blanchit notre conscience si mauvaise d'avoir attenté au troisième pôle, incendié les neiges éternelles qui nous édifiaient comme elles nous abreuyaient. Alors nous en chérissons l'indomptable rédempteur. Totem mis en réserve dans les livres-sanctuaires de mon enfance, *Plume, le petit ours polaire*, et invoqué dans les enclos où croupit encore le spectacle du non-humain.

En 1943, Werner Bischof photographiait le spécimen du zoo de Zurich jadis enfermé avec des congénères noirs et bruns dans une même fosse. Vue surplombante, fourrure pâle sur faux rocher en lisière d'une eau sombre. Devant son royaume liquidé, le roi gaucher est nu. Bientôt fou. *Morfondus*, comme on le disait d'une bête transie de froid, désormais d'ennui.

Quelque 300 ours polaires sont encore en détention à travers le monde, où ils font triste figure de mascotte et continuent à naître car chaque ménagerie veut gagner sa vie au prétexte de sauver celle sauvage qu'elle incarcère.

À Gus, du zoo de Central Parc, surnommé l'ours *bipolaire*, on administra du Prozac pour réguler ses comportements obsessionnels,

à Victor, du Yorkshire Wildlife Park, qui avait passé sa vie sur le bitume, on détecta une allergie au pollen après son transfert sur terrain herbeux,

à Kunik, du zoo de Toronto, euthanasié après avoir perdu l'usage de ses pattes arrière, on découvrit une infection au virus West Nile, probablement inoculé par un moustique qui avait trouvé sur sa truffe la seule surface de peau accessible,

après avoir brisé la barrière métallique de son enclos du zoo de Copenhague, la femelle Imaq a rongé un câble électrique puis trépassé, définitivement *dégelée*,

dans l'intestin de Barney, du zoo d'Édimbourg, on trouva un jouet de plastique de 15 cm vraisemblablement jeté par un jeune visiteur et qui causa son agonie, pour Andy, au zoo Hogle, c'était un gant, pour Umka, au zoo d'Iekaterinbourg, une petite balle sauteuse, pour Anton, au Wilhelma de Stuttgart, une veste ou peut-être un sac, là même où l'éléphant de mer Charly avait succombé vingt ans plus tôt en ingérant, suprême ironie, deux animaux en peluche,

enfin il y eut Knut superstar, né en captivité à Berlin, rejeté par sa mère elle-même issue d'un cirque de la RDA, sauvé par un gardien qui s'y substituera en dormant au côté du bébé anthropomorphisé, lui jouant de la guitare et le nourrissant au biberon, peluche vivante déposée en marque, déclinée en nounours mais aussi bonbons, porte-clés, étuis pour téléphone portable, chansons et livres, qui séduira la planète entière venue se bousculer aux portes de la ménagerie médiatique jusqu'à sa mort en 2011 quand le morfondu, 4 ans, se mit à tourner sur lui-même devant une foule incrédule, *Was macht er ?*, saisi d'une encéphalite auto-immune encore jamais documentée dans le règne animal avant de se noyer sous les exclamations effarées, *Oh mein Gott !*, des visiteurs, lesquels seront 10 000 à envoyer leurs propositions de prénom au zoo de Berlin six ans plus tard, à l'occasion d'une nouvelle naissance destinée à faire oublier le vide laissé par Knut au royaume de l'adorable, et voilà Fritz, germanique ours blanc qui s'éteindra quelques mois après son jumeau mort-né, comme cela arrive une fois sur deux en ces banquises de béton.

Je retrouve l'enclos. Lucifer, Lillebror et Momoa, trois ours bruns venus de Suède, s'y chamaillent aujourd'hui sans que ne s'arrêtent les spectateurs ; les pandas qui mâchouillent du bambou à côté, yeux aussi bridés que leur liberté, sont, lorsqu'ils ne tourment pas à reculons dans leur prison de verre orientaliste, tellement plus attendrissants. À la réception du Zoologischer Garten, je demande où sont passés les ours polaires. *Ils ont été déplacés au Tierpark, de l'autre côté de Berlin. Leur espace ici n'était*

plus vraiment adapté, me glisse un employé gêné. Au shop, l'effigie de Knut ne survit que sur une paire de chaussettes fabriquée en Pologne. Sa peau, elle, a échoué sur Invalidenstrasse, au Naturkundemuseum où elle recouvre une chair de paille. Après les squelettes de dinosaures et le mausolée de formol aux milliers de cadavres, je le devine parmi d'autres reliques carcérales, un zébu à la peau craquelée et le fils de Knautschke, hippopotame parmi les rares animaux du zoo à avoir survécu à la Seconde Guerre mondiale. Knut est là, statue dermoplastique, poil creux d'ocre pâle, posture étrangement alanguie sur son piédestal. Immobile, invalidé, éternellement captif de notre regret inconsolé.

L'OURS QUI MARCHE

La sculpture repose sur le vide.

Alberto Giacometti

Mal aiguillé dans l'ancienne gare, je tombe nez à nez sur son museau de marbre. L'*Ours blanc* trône dans le formidable bazar d'Orsay, colosse minimaliste dont l'allant me bouleverse. *Je conserve un grand nombre de détails destinés à disparaître. Je fais l'animal avec presque tous ses falbalas. Et puis petit à petit, j'élimine*, affirmait le bien nommé sculpteur Pompon. Demeure ce pas suspendu, parmi les cent qu'avait à sa disposition dans sa fosse du Jardin des Plantes le trophée capturé au Groenland par le duc d'Orléans puis immortalisé par l'artiste en sa pierre molle. Trois pattes massives accolées sur une même ligne, la quatrième en retrait ouvrant l'angle de la marche, l'élan du malgré.

L'œuvre, qui rendra célèbre son auteur, a été présentée au Salon d'automne 1922, l'année même où le jeune Giacometti arrivait à Paris pour y étudier la sculpture. Je ne peux imaginer qu'il ne l'ait vu alors. Dix ans plus tard, revenu à la nature humaine que la mémoire éliminera elle aussi de ses falbalas, le surréaliste provisoire mettra ses figures en mouvement. J'aime à penser que *L'homme qui marche* était un ours blanc qui va, et dont il prolonge le mélancolique entêtement à se projeter en dépit de tout.

LES CHIENS QUI COURENT

... nos premiers cantons helvètes seraient peuplés de Tchouktsches, de Youkaghirs, de Samoyèdes et de Lapons.

Raymond Queneau

Longtemps l'on rêva les Alpes en vestibule du polaire, blanc sur blanc, peuples connivents rapprochés par leurs sommets de latitudes comme d'altitudes. Ayant lu dans plusieurs livres que les chiens des Esquimaux étaient robustes et plus efficaces que les chevaux en attelage hivernal, le directeur de la compagnie des chemins de fer de la Jungfrau, qui ambitionnait alors de vaincre à grands coups de pioche ce très haut col, se mit en quête d'une meute de somme. Contacté, le zoo de Hambourg répondit par la négative et c'est finalement un élevage écossais qui enverra des samoyèdes, dont les fourrures immaculées firent leur apparition sur les glaciers suisses en janvier 1913.

Mais les jeunes bêtes de bât, chargées de ravitailler en vivres et courrier les ouvriers italiens qui foraient les cimes, manquaient de puissance pour avaler deux fois par jour ces 34 kilomètres de piste enneigée entre Wengen et l'Eiger. La compagnie se tourna alors vers le conquérant des pôles Roald Amundsen afin de se procurer des chiens du Groenland, quatre mâles et deux femelles qui assureront le transport des marchandises puis, une fois la ligne construite, l'agrément des touristes. En 2009, l'élevage ferma définitivement ses grilles, le contexte économique et la hausse des températures ayant eu raison de ces divertissantes équipées glaciaires.

Né en 1987 au cœur des Alpes valaisannes, Thierry Raboud est poète, musicien et critique littéraire. Figure de la nouvelle poésie suisse francophone, il a notamment publié Crever l'écran (Empreintes, 2019, Prix Pierrette Micheloud) et Terres déclives (Empreintes, 2022, Prix Tirage Limité / BCU, en cours de traduction en allemand et italien). Il se produit également en performances et crée des installations en collaboration avec divers artistes. Les pages que nous publions sont extraites d'un livre en cours d'écriture.